Un grand musicien jurassien à la fois homme de cœur et homme d'esprit

Autor(en): **Devain, Henri2**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **81 (1978)**

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684459

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Un grand musicien jurassien à la fois homme de coeur et homme d'esprit

par Henri Devain

Dans un coin de ma bibliothèque, j'ai rangé quelques grands classeurs rouges que je destine à mes petits-enfants. L'un d'eux contient mes souvenirs d'enfance et de jeunesse, un autre mon activité poétique, un autre encore ma longue collaboration à l'*Union des chanteurs jurassiens*; un autre, enfin, intitulé: *Les Amis,* réunit quelques souvenirs personnels sur des hommes de talent que j'ai aimés et qui me rendaient cette amitié. Je feuillette souvent ce classeur des *Amis* où je retrouve avec une joie mêlée d'une émotion très douce quelques visages qui s'estompent dans ma mémoire en même temps que d'autres qui y sont encore fermement dessinés.

Le temps ne fait rien à la chose,
Ceux qu'on aimait sont toujours là:
Pourquoi le parfum de la rose
Ferait-il oublier le parfum du lilas?

* * *

Dans mon classeur des *Amis* disparus, de nombreuses pages sont consacrées à des musiciens. Paul Miche y a la meilleure part. Il voisine avec Berthold Vuilleumier, Albert Béguelin, Paul Montavon et, dernier en date, Henri Gagnebin. Tous musiciens de mon Jura.

* * *

Vouloir évoquer le souvenir d'un maître quand on n'est soi-même qu'un modeste amateur peut paraître bien osé. Mais Henri Gagnebin était mon ami, et l'amitié a des devoirs auxquels on ne saurait se soustraire. Cependant, lorsqu'il s'agira de l'œuvre du musicien, je ferai appel à l'érudition de ses biographes: Claude Desclouds et Franz Walter. Je dirai quelques mots, ensuite, des deux livres de

souvenirs qu'Henri Gagnebin nous a laissés et je terminerai cet hommage par le rappel de notre ultime rencontre et par la dernière lettre qu'il m'écrivit.

* * *

Originaire de Renan, né à Liège en 1886 d'un père pasteur et historien, Henri Gagnebin fait ses premières classes à Bienne, puis ses études classiques au Collège et au Gymnase de Lausanne. Ses premiers maîtres de musique sont Auguste Laufer, pour le piano, et Justin Bischoff, pour l'harmonie. Ayant obtenu de son père la permission de se vouer entièrement à l'art qu'il aimait, le jeune homme se rend à Berlin en 1905. Il y passe huit mois, sans trouver dans cette ville l'enseignement qu'il souhaite. Rentré au pays, il s'inscrit au Conservatoire de Genève. Elève de Schulz pour le piano, de Joseph Lauber pour l'orchestration et d'Otto Barblan pour l'orgue et la composition, il s'y montre si sérieux et si appliqué qu'en 1908 le voici à Paris, à la Schola Cantorum, travaillant l'orgue avec Decaux et Louis Vierne, et la composition avec Vincent d'Indy.

Il demeurera huit ans dans la capitale française, où il devient organiste de l'église luthérienne de la Rédemption. De retour en Suisse en 1916, il tient l'orgue de Saint-Jean, à Lausanne, en même temps qu'il donne des cours de lecture à vue et d'histoire de la musique au Conservatoire. Il enseigne aussi, pendant une courte période, l'orgue et l'histoire de la musique au Conservatoire de Neuchâtel.

En 1917, il épouse une jeune artiste peintre, Mlle Antoinette Maurer, qui lui donnera quarante-deux ans de bonheur... et quatre enfants. «Vie conjugale pleinement heureuse, parfaitement belle», écrit-il dans ses souvenirs; «...entière conformité de vues sur les points essentiels de l'existence, amour partagé, bonheur de l'un trouvé dans le bonheur de l'autre, compréhension mutuelle...»

* * *

Mais c'est à Genève qu'Henri Gagnebin va donner le meilleur de lui-même. Appelé en 1925 à la direction du Conservatoire, il va faire de cette maison, jusqu'à sa retraite en 1961, un remarquable foyer de culture musicale, «la réorganisant, l'enrichissant de son expérience, la façonnant de toutes pièces, la pliant à ses exigences musicales, lui imprimant le sceau de sa riche personnalité», comme l'a écrit Claude Desclouds.

* * *

Et la composition?

Dans son livre: *Musique, mon Beau Souci* (à la Baconnière, 1968), Henri Gagnebin déclare: «La direction d'un conservatoire, plus de multiples organisations tels les Concours de Genève, des concerts, des conférences, des articles de revues et de journaux, etc., tout cela m'a pris beaucoup de temps. Quant à la composition, je l'ai toujours considérée comme mon luxe, un luxe privilégié, qui n'a rien à faire avec les belles maisons, les belles voitures, les beaux séjours sur la Côte d'Azur, mais qui les vaut bien.» Et il ajoute: «Mon cheminement, au travers des mille courants qui ont agité la musique au cours de ces cinquante années, ne fut pas facile. Chacun sait qu'à nul moment de son histoire la musique n'a connu autant qu'à notre époque de bouleversements, de renversements, de chambardements. Tout a été remis en question. Un compositeur de ce temps doit frayer sa voie tout à la fois sans se renier lui-même, sans être secoué à tous vents de doctrine, sans céder à la tentation d'être du dernier bateau. Et pourtant, il ne peut rester immobile, ignorer ce qui se passe autour de lui, se boucher les oreilles. S'il est vivant, il doit marcher droit en s'enrichissant des libertés conquises, des expériences faites, du terrain gagné... Et si l'on me demande: quelle est votre attitude vis-à-vis des courants divers de la musique de notre temps? Comment avez-vous conduit votre barque au travers de tous ces récifs? Je répondrai que je ne suis contre rien du tout. Je ne suis pas contre la musique sérielle, je ne suis pas contre le jazz. Je crois que toutes les façons de faire de la musique peuvent être bonnes, mais à une condition, et une condition absolue, c'est que ce soit de la musique. Et non pas, ou un embryon cérébral desséché, ou un dévergondage sonore sans queue ni tête, ou des excentricités sans raison. Ah! les excentricités! Actuellement, c'est la seule façon de se faire remarquer... Il y a deux sortes de compositeurs: ceux qu'on joue et ceux dont on parle. En ce qui me concerne, je préfère être joué sans qu'on en parle. Il me semble que l'art musical doit être traité avec respect, être servi avec désintéressement et non tenir lieu de tremplin à la vanité des hommes qui se croient des artistes et ne sont que des baladins.

J'ose dire que ce respect de la musique a toujours été mon idéal. Je n'ai jamais cédé à la tentation du bluff, du dernier cri, de l'effet à tout prix. J'en subis peut-être les conséquences par la place modeste que j'occupe dans l'ordre de la composition. Fondée sur une formation classique, mon œuvre, qui compte cent quarante numéros, est de tendance classique, c'est-à-dire qu'elle aspire à traduire l'être humain et ce qui l'entoure en un langage clair et direct. Au cours de ma vie,

j'ai suivi attentivement l'évolution ou les révolutions de la musique, et cette étude m'a enrichi. Mais j'ai écarté ce qui ne convenait pas à mon tempérament, comme on écarte une nourriture qui vous est contraire. J'ai suivi un droit chemin en cherchant à créer un art, sinon original, du moins personnel. A d'autres de dire si j'y suis parvenu.»

* * *

Déclarations sans ambiguïté d'un homme aussi franc que modeste, qui a choisi la musique pour exprimer sa foi chrétienne, mais aussi sa joie de vivre. Car toute la production d'Henri Gagnebin ne sera qu'une alternance de grave et de léger, de sérieux et de jovial. Le musicien a su se forger un langage personnel. «Ses harmonies, a écrit Franz Walter, sont souvent rudes, âpres, sans être agressives pourtant. Il y a fréquemment un petit côté acidulé dans ses couleurs, qui est sa façon d'être moderne, mais qui correspond aussi à une certaine recherche de piquant et en même temps d'humour...

... Si l'on voulait établir une classification très générale de l'œuvre d'Henri Gagnebin, on pourrait s'arrêter à deux catégories ou plutôt deux pôles: une série d'œuvres de caractère religieux à l'un des pôles; d'autres visant à l'humour, à l'autre pôle.

Indiscutablement, les œuvres les plus durables et qui reflètent le plus profondément la nature d'Henri Gagnebin appartiennent à la première catégorie. Trois grands piliers soutiennent cet édifice religieux: le *Saint François d'Assise* (1929–1933), le *Requiem des Vanités du Monde* (1938–1939) et le *Chant pour le Jour des Morts et la Toussaint,* trois oratorios animés d'un souffle vigoureux et d'un art achevé. Auparavant, Gagnebin avait déjà composé une série d'œuvres pour divers instruments, des chœurs et des pièces de musique de chambre importantes, dont trois quatuors à cordes datant de 1916, 1923 et 1927... Il a également composé deux symphonies: la première, en si mineur, date de 1910–1911; la deuxième, en fa, de 1918–1921. On trouve encore, dans cette période d'avant 1930, une symphonie chorégraphique, *Les Vierges folles,* deux ouvertures, pour ne citer que quelques pièces essentielles.»

Sa première œuvre classée porte la date de 1905. C'est le *Psaume XXIII* pour voix d'enfants. Gagnebin avait donc dix-neuf ans, et il est caractéristique que sa première création ait été un psaume. Car toute sa vie, il restera habité par les Psaumes, lesquels, après les oratorios mentionnés, susciteront ses plus belles inspirations. Entre

1940 et 1950, il écrira quarante pièces pour orgue sur des psaumes huguenots. Il en tirera une *Suite pour Orchestre* qu'Ansermet dirigea en concert d'abonnement, en 1957, et qui laissa une forte impression.

Mais il accomplit une autre tâche, peut-être plus obscure et qui eût pu être harassante s'il ne s'y était voué avec passion: la mise au point de l'œuvre de Goudimel, dont les manuscrits, dispersés ou abandonnés à vau-l'eau, la laissaient dans un triste état de décrépitude. Il y ajouta un travail analogue consacré au compositeur oublié Paschal de l'Estocart, dont l'œuvre était également consacrée aux psaumes huguenots...

Mais revenons à l'œuvre propre d'Henri Gagnebin pour évoquer son aspect plus souriant, voire pimpant. Certains titres nous donneront une indication de la variété de ses inspirations: *Marche des Gais Lurons,* pour flûte et piano, *Chansons pour courir le Monde, Lève le Nez, Mon Rire, Chanson de la Noix,* pour chœur de femmes, *Trois Tableaux symphoniques,* d'après Hodler, *Le Jeune Homme admiré par les Femmes,* symphonie chorégraphique, *Le Voile rose,* musique de scène. On ne peut tout citer mais, avant d'en arriver à ce qu'on peut appeler sa dernière période, mentionnons encore une *Troisième Symphonie,* que le compositeur a voulue gaie, deux oratorios, *Les Mystères de la Foi* (1956) et *Les Splendeurs de la Création* (1962) sur un texte de la Vulgate qu'il traduisit d'une façon assez âpre et dont il sembla lui-même un peu douter...

En 1969, Gagnebin tombe malade. Il se remet, mais se sent épuisé. Il a quatre-vingt-trois ans et jure de ne plus écrire une ligne. Une commande qu'il reçoit alors fait de nouveau jouer le déclic. Il compose une *Cantate psalmique* pour l'inauguration des «Chantiers de l'église». Puis c'est une *Sonata da Chiesa,* pour violoncelle et orgue, un *Octuor* pour instruments à vent, de caractère humoristique, *Trois Danses* pour piano, *Trois Pièces* pour cuivres, *Six Miniatures* pour piano. Et puis, soudain, il se sent honteux de se vouer à ce qu'il appelle des «fariboles»: les scrupules de bon protestant le reprennent et il écrit une *Messe*... catholique. Mais il avoue l'avoir composée pour lui, «égoïstement», comme une manifestation mystique de l'activité du compositeur et sans songer à son exécution: travail étendu sur deux ans et entrecoupé d'autres productions. Ce sont *Quatre Madrigaux* sur des poèmes d'amour de Catulle, une pièce pour violon, *Le Jardin nocturne et le Jet d'Eau,* et une série de compositions pour instruments à vent, un *Sextuor,* un *Concerto* pour clarinette, un autre pour hautbois et basson, une *Fantaisie* pour flûte, clarinette et harpe, des pièces pour baryton et piano, ou pour orgue.

Fin 1972, Henri Gagnebin cesse définitivement de composer. Il entre dans sa quatre-vingt-septième année et estime qu'il a dit tout ce qu'il était en mesure de dire.

* * *

Est-ce à dire que le musicien va demeurer inactif? Que non pas. L'écrivain — ou mieux: le mémorialiste — va prendre la place du compositeur. Ce n'est d'ailleurs pas quelque chose de nouveau pour Henri Gagnebin. Au cours de sa longue vie, il a beaucoup écrit et je ne veux que signaler ici ses principaux travaux littéraires. Musico-littéraires, devrais-je dire. Jugez-en.

Outre de très nombreux textes parus dans diverses revues musicales, on lui doit une *Etude sur la Messe en si mineur de Bach* (Foetisch, Lausanne), la biographie de *Fritz Bach* (Attinger, Neuchâtel), *La Restauration du Psautier huguenot* (Alcan, Paris), *La musique en Suisse romande de 1900 à 1950* (in l'Association des musiciens suisses dans le second quart de siècle de son existence, Atlantis Verlag, Zurich), *Entretiens sur la musique* (Perret-Gentil, Genève), *La musique dans l'histoire de Genève* (in Livre d'Or du bimillénaire de Genève, Perret-Gentil, Genève), *La musique à Genève* (in Genève au carrefour des nations, Editions Générales, Genève), *Onze compositeurs de Suisse romande* (in Quarante compositeurs suisses contemporains, Bodensee Verlag, Amriswil), *Jaques-Dalcroze, compositeur,* (in Emile Jaques-Dalcroze, l'homme, le compositeur, le créateur de la rythmique, la Baconnière, Neuchâtel).

De 1928 à 1957, Henri Gagnebin rédigea le *Bulletin du Conservatoire de Genève;* il collabora pendant de nombreuses années à la *Page musicale* du *Journal de Genève* ainsi qu'à la page *Musique* de la *Tribune de Genève.*

On lui doit enfin deux livres d'un très vif intérêt: *Musique, mon beau Souci* (Réflexions sur mon métier), publié à la Baconnière en 1968, et *Orgue, Musette et Bourdon* (Souvenirs d'un musicien) paru également à la Baconnière (1975).

Dans le premier, Henri Gagnebin nous offre le résultat de ses réflexions sur les tendances les plus diverses de son art. Il s'y exprime en toute liberté, et son ton est tour à tour amical, paradoxal, humoristique ou indigné. Il faut lire le chapitre intitulé: «Petit traité de décomposition musicale» où, sous prétexte de donner d'excellents conseils à un jeune compositeur, il lui assène de bien amusantes

contrevérités. Il faut lire ses définitions et ses boutades si riches de vérité et d'esprit. Tenez:

«Si l'on n'est pas joué, on peut se dire un auteur *rare.*»

Vive la musique aléatoire, où le compositeur déclare: «Jouez ce que vous voudrez, messieurs.» Et n'est-ce pas le summum de l'humilité chrétienne qu'un auteur puisse dire à ses exécutants: «Vous ferez mieux que moi»?

«Beaucoup plus sûrement que par l'accueil du public ou par la critique, c'est à la tête des «chers confrères» que l'on peut juger du succès d'une œuvre.»

«Au temps de ma jeunesse, j'aspirais à conquérir les suffrages de tous. Maintenant, je suis ravi de déplaire à certains.»

«On se fait valoir par ce qu'on refuse. Et beaucoup de gens n'ont pas d'autres titres au respect de leurs contemporains.»

Et enfin cette jolie présentation que l'auteur nous offre dans son avant-propos:

«On trouvera dans ce petit livre le témoignage d'un musicien, guidé dans sa carrière par des convictions, un désir de comprendre, de se faire des idées droites et d'y rester fidèle. Et aussi le sourire de celui pour qui le spectacle des vanités humaines est toujours plaisant.»

* * *

Voici enfin: *Orgue, Musette et Bourdon,* ces souvenirs d'un musicien que l'auteur présente ainsi:

«On ne trouvera pas, dans ces souvenirs, l'étalage croustilleux d'aventures galantes, ni scandales, ni ce qui pourrait affrioler le lecteur. C'est le récit simple, direct, sans prétention d'une vie d'action, de réflexion, de création d'un musicien, au travers d'une des périodes les plus riches, mais aussi les plus troublées de l'art. On y verra le profil de quelques personnages éminents, comme la silhouette d'hommes obscurs et oubliés qui, par leur originalité, méritent d'être évoqués.»

Il y a grande joie et grand profit à lire ce livre. D'abord parce que l'auteur est un conteur aimable et charmant qui sait nous faire voir ce qu'il a vu. (Et il en a vu, des choses, au long de sa longue vie!) Ensuite parce qu'il est doux et plaisant de découvrir ce qu'était la vie au début du siècle. (Et l'auteur nous en offre une image, un film

passionnant.) Enfin, et surtout, parce qu'Henri Gagnebin est un homme d'une grande rectitude de pensée et d'une parfaite tenue morale. Ces qualités, je devrais dire: ces vertus, sont devenues si rares que c'est un véritable événement de les découvrir dans un ouvrage qui se lit avec intérêt, voire avec amusement. Et je conseille vivement à mes lecteurs ces trois cents pages que j'aime. Elles leur feront vivre quelques heures bienfaisantes.

* * *

Cher Henri Gagnebin. A évoquer ainsi votre souvenir, je vous revois devant moi, fumant votre pipe bien-aimée. Nous sommes assis à la même table, devant le Restaurant de Saulcy. Le soir s'annonce. C'est l'heure de l'apéritif. Je vous écoute parler, évoquer des souvenirs de jeunesse, faire revivre pour moi un passé qui me passionne. Je vous fais part du plaisir que j'ai eu à lire votre livre: *Musique, mon beau Souci.* Vous en êtes heureux et vous m'apprenez qu'un nouveau volume vient de paraître à la Baconnière: *Orgue, Musette et Bourdon* (Souvenirs d'un musicien).

«Je serai heureux de vous l'envoyer», me dites-vous aimablement.

* * *

Trois jours plus tard — c'était le 8 juillet 1976 — le livre était là. Lecture immédiate, lecture heureuse. Ne tardons pas à remercier l'auteur. Je joins à ma lettre quelques recueils de mes vers et je dédicace mon *Hiver gaillard:*

Ecrire en demeurant soi-même,
Etre disciple et non larbin,
N'est-ce pas le bonheur suprême?
Qu'en dis-tu, Henri Gagnebin?

Accepte aujourd'hui ces poèmes
Qui sont l'œuvre d'un baladin;
Lis-les donc, et si tu les aimes,
Dis-le lui, Henri Gagnebin.

La réponse est venue, rapide, charmante, trop élogieuse. A-t-elle sa place ici? Peut-être que ce fac-similé de l'écriture d'un grand musicien jurassien permettra à quelque lecteur graphologue de comprendre mieux pourquoi j'aime Henri Gagnebin.

Henri Devain

1205 Genève, 14 juillet 76
16 cours des Bastions

Cher Monsieur,

A mon envoi de mes souvenirs, (et je suis heureux qu'ils vous aient intéressé) vous me répondez par une délicieuse lettre et par une profusion bénie de vos poèmes et de votre musique. Un très grand merci de votre générosité.

Oui, nous avions des atomes crochus, des affinités électives. Maintenant, c'est mieux: une connaissance réciproque, une véritable amitié. Et c'est bien l'un des suprêmes bienfaits de la vie. La vôtre m'est infiniment précieuse.

J'ai lu une bonne partie de vos pièces de vous, en attendant une pénétration plus attentive. Et j'ai commencé par le couplet ravissant que vous m'adressez, à la première page de ce Hiver Gaillard ». Une de richesse dans ce volume, où l'on retrouve la vraie poésie, née du coeur et de l'esprit, coulée en une forme parfaite. Rien à voir avec les « mots en liberté », vides de sens et prétentieux.

Au jardin de ma tendresse chante votre amour, si pur, si frais, si touchant. Quant à l'Heure du Jura, c'est le canton naissant qui vous a inspiré des strophes vibrantes, délicieuses d'esprit et de malice. Vous êtes le Tyrtée du Jura libre.

De la musique, j'ai beaucoup aimé L'Heure adorable, charmants Noëls qui chantent sur vos vers charmants. C'est un genre difficile, parce que rabâché. Vous êtes parvenu à lui conserver sa vraie naïveté, sa grâce enfantine, sincère et fraîche. Une réussite.

Pour tant de bienfaits, soyez béni.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur vos ouvrages. Mais je ne suis pas professeur savant de littérature comparée, avec commentaires sophistiqués. Votre poésie ne les appelle pas, elle vaut cent fois mieux.

Veuillez faire mes respectueux hommages à Madame, et me croire, cher Monsieur et ami, votre bien affectionné et reconnaissant.

Henri Gagnebin